

« On est partis pour rester »

Hélène Fleury

Numéro 12, été 1979

Pour les années 80

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29112ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fleury, H. (1979). Compte rendu de [« On est partis pour rester »]. *Jeu*, (12), 113–115.

«on est partis pour rester»

Création collective des Gens d'en Bas de Rimouski. Avec Eudore Belzile, Raymond Bertin, Martin Dion, Denis Leblond, Lise Thérberge. Éclairages: Claude-Francis Huguet; son: Bouchard Lévesque. Collaboration spéciale à la musique: Pierre Montgrain; costumes: Gabrielle Gagnon; programmes et affiches: Patrice St-Pierre; studio et enregistrement: André Chouinard. Cegep Montmorency 19 avril, cegep Ahuntsic 20 avril, Tritorium 23 mai 1979.

Ce spectacle, je l'ai vu trois fois; toutefois je ne ferai pas ici l'analyse d'une représentation particulière, mais de la production dans son ensemble. La troupe des Gens d'en Bas existe depuis maintenant six ans. De Rimouski, elle est venue à Montréal en avril dernier puis, en mai au festival de l'A.Q.J.T. nous présenter sa dernière création. Le spectacle fait de plusieurs sketches (20) et chansons (9, sans compter les 3 ou 4 qui s'intègrent à l'intérieur des sketches)

est difficile à résumer. Regardons ce que nous en dit le programme: «*On est partis pour rester* raconte la vie et les luttes des gens d'ici. La parole est aux voyageurs, ces relais de la pensée populaire. Celui ou celle qui a passé sa vie à voyager a beaucoup à dire. Ainsi en est-il du peuple de l'Est du Québec, habitué de se faire «charrier d'un bord et de l'autre». Aujourd'hui, nous devons subir les conséquences d'une crise mondiale et nous sommes forcés de nous exiler. Ce n'est pas l'effet du hasard.» Et c'est cette absence de hasard, que les Gens d'en Bas nous montreront, démonteront et expliqueront pendant une heure et demie de jeu et de chansons.

Au 1^{er} tableau, on nous parle de température (Y fait «fret» en Gaspésie!), des placotages, du chômage, des ambitions (tous rêvent de devenir qui député, qui ministre, qui industriel ou administrateur scolaire), puis de la RÉALITÉ: les Leblond sont partis pour de bon. Mais pourquoi



On est partis pour rester. Les Gens d'en Bas.

partent-ils? Sortons un peu de notre spectacle, mais pour mieux y revenir.

La Gaspésie, cette immense région, la région 01, s'étend de La Pocatière aux îles de la Madeleine! Elle fut surtout peuplée pendant cette période où le chômage hantait les villes, où l'on incitait les gens à aller s'installer au loin, là où il y aurait du travail, des terres à cultiver et du bois à bûcher pour les compagnies forestières (déjà sur place attendant le «cheap labor»). Mais les «cies» sont reparties amenant le bois avec elles, laissant là tous ces gens qui avaient construit des villages, des maisons et des écoles. Les gens, eux, sont restés et veulent rester. Voilà. Fin de la parenthèse. Après ce bref historique, nous sommes prêts à aborder la représentation elle-même.

Le spectacle se divise en deux parties; la première se subdivise en trois temps:

1. La crise économique actuelle façonnée par les «cies», entretenue par l'État et subie par le peuple.

2. Le parallèle entre cette crise et celle de 1930, période correspondant au début de la colonisation en Gaspésie, devenue nécessaire pour l'exploitation des ressources forestières. Lorsque le besoin de main-d'oeuvre se fit sentir, on appela à la rescousse le clergé qui, très puissant à l'époque, exhorta les moins bien nantis des villes à «coloniser» ces nouveaux territoires.

3. On revient aux années actuelles; on nous montre les effets de cette nouvelle crise sur le peuple de la Gaspésie. Désertés par les «cies» forestières, plusieurs villages ferment et les gens doivent s'exiler à Matane, à Montréal (dans de beaux H.L.M. (!!!)), à la Baie James ou ailleurs.

La deuxième partie du spectacle nous conte une histoire vraie—ce qui contribue sûrement à lui donner autant de relief—celle de «l'Esprit Saint», là où les gens, à force de ténacité, ont gagné leur droit au travail (en se construisant un moulin) et la

liberté de rester chez eux. C'est sur cette lutte et cette victoire populaires—que le P.Q. a tenté de récupérer—que s'articulera l'illustration des différents pôles de l'axe vertical capital/paysannerie, gouvernement/peuple démontré pendant la première partie du spectacle.

Les Gens d'en Bas ont su interroger le réel, en le décortiquant socialement dans une perspective marxiste, mais aussi en montrant les différentes émotions qui l'habitent: la *joie*, je pense ici au moment où les gens se retrouvent avec leur moulin bien à eux; la *tristesse*, lorsqu'une femme enceinte de cinq mois pendant la crise de 1930 doit se résoudre à se laisser tomber d'un escabeau parce qu'elle ne peut se permettre de nourrir un autre enfant; la *mélancolie*, avec la chanson du «Tour de la Gaspésie» dans laquelle un fils raconte à sa mère, maintenant installée à Montréal, ce que sont devenus les villages qu'ils aimaient; la *colère*, dans la scène avec le député du coin; la *drôlerie*, lorsque le député nous apparaît avec ses bobettes fleurdelysées...

Et le côté multiforme de leur jeu sera la représentation de cette pluralité émotionnelle. Par exemple, la justice sera clownesque avec son juge à perruque en rouleaux de papier de toilette, son costume à paillettes (*brillants qui symboliseront le pouvoir* tout au long du spectacle) et ses gestes amplifiés. Le professeur, symbole du savoir, venu sur scène nous expliquer la crise («c'est un phénomène naturel...trop compliqué pour le commun des mortels») est aussi clownesque avec sa gestuelle caricaturale; le sont également l'enfantement du B.A.E.Q. (Bureau d'aménagement de l'Est du Québec 1963-1966 chargé de faire une étude socio-économique de la région), de l'O.D.E.Q. (Office de développement de l'Est du Québec, chargé de mettre en application les recommandations du B.A.E.Q.), de l'A.I.R.E.Q., du C.L.E.Q. de la S.N.E.Q. et de tous ces E.Q. sur un air de «Sico, Sico par-ci». Les Gens d'en Bas

utilisent aussi la marionnette: marionnette du Pouvoir et celles du peuple, surtout utilisées en début et en fin de spectacle. Autre style de jeu employé, cette scène bachique où le Capitaliste reçoit une nappe de couleur or, des bougies, du vin, une carafe, des fruits, un téléphone, se repaisant goulûment pendant que, pour le peuple, «rien ne change; dressant la table de leurs festins, nous payons sans mesure, qu'elle monte ou qu'elle descende, leur facture insolente»¹. Le peuple, que ce soit au niveau d'un jeu réaliste ou vaudevillesque utilise peu d'accessoires, mais PREND LA PAROLE. Dans la scène de «la Forêt tout l'tour», il ira jusqu'à s'approprier le micro pour être en mesure de se faire comprendre du représentant gouvernemental. Le curé, lui aussi, même s'il ne possède que deux éléments de costume — le ticorne et le surplis — pour nous suggérer sa «mission terrestre», aura une allure on ne peut plus réaliste en nous servant un sermon qu'on croirait calqué sur les annales de Sainte Anne et vantant les vertus de la propriété et de l'exil: «Même Job sur son tas de fumier conservait la terre, mes biens chers frères»².

Enfin, les Gens d'en Bas ont utilisé abondamment la musique. Souvent construite sur des airs de folklore, elle sera là pour relancer l'action ou en briser la linéarité. Chaque chanson sera un moment en soi auquel l'excellent travail de Pierre Montgrain donne tout l'intensité souhaitée, car la musique est superbe, enlevante et réussit à créer des effets recherchés (celle du Tour de la Gaspésie constitue un moment «privilegié»).

On utilise donc alternativement la distanciation et l'implication émotive. C'est un choix très heureux, car il permet de comprendre dans sa globalité, avec ses multiples facettes, la situation de l'Est du Québec, toujours avec peu de moyens; par

exemple, on retrouve tout le long de la première partie du spectacle ce matériau peu coûteux qu'est le rouleau de papier hygiénique; il deviendra longue-vue, perruque, micro, foulard pour le peuple (le député, lui, en aura un vrai), il sera la ligne blanche d'une route, la facture d'épicerie, le livre du prof (qui s'en servira pour éponger un déficit après avoir sorti la «ose» du coût de la vie!). Cette transformation d'objets se retrouve dans les créations du Jeune Théâtre, mais demeure souvent fort efficace. On remplace la richesse monétaire par celle de l'imaginaire avec des résultats beaucoup plus satisfaisants, tout en jouant sur l'effet de surprise.

Somme toute, en quittant la salle, nous connaissons beaucoup mieux cette région «touristique» qu'est la Gaspésie; on ne nous parle par du Rocher Percé, des crevettes de Matane ou des cormorans de l'île Bonaventure, mais de la «vraie vie» de cette contrée qui, soit dit en passant, est la région la plus défavorisée de la province avec un taux de chômage saisonnier atteignant 80% dans certains villages! L'aspect didactique est très clair; on ne se méprend pas sur les enjeux réels, sur «qui fait quoi» et dans quels intérêts. Avec des acteurs en grande forme, chaleureux et généreux dans leur jeu, capables de dépasser leur démonstration. On a du *fun* pendant ce spectacle; et ça, c'est très, très important.

hélène fleury

1. Extrait de «la Chanson du peuple sur la crise».

2. Extrait du discours du curé.